

Jacqueline Paschetta

Azur

Poésie

À chaque trace de pas

À chaque trace de pas
La montagne
S'étire

Dans le lac
L'aile de l'hirondelle
Dessine le ciel

La pierre fendue
Par la foudre
Les présages s'usent

Deviens le temps qui bat
À l'appel des eaux fraîches
Où s'abreuvent les bois

Dis le heurt des rochers
Lorsque les deux mains
Etanchent la soif

Devine sous la terre
La musique alternée
Dont les pierres sont les touches

Et les arbres les voix
Qui palpitent dans le ciel
Blanc et froid

Un doigt posé
Sur la pierre gelée
Des parures de sel

Au bord du torrent
Des éclaboussures
Dans les yeux

Le sorcier gravé sur la roche
Appelle la pluie
Le rêve ou le sommeil

La cime
Dérobée à l'azur
Est atteinte

La lune est un fruit
Que l'oiseau nocturne
A mordu

Le lichen vert-de-gris
Est maculé
De vieil or

L'herbe est sèche
Et le chemin tacheté
De soleil

Il écrivait le ciel
C'est à garder entre-soi
Dans l'estampe du jour

Je sais de vous
L'entière volupté
Et pourtant plus rien

Les feuilles
À peine tombées
S'étonnent du poids du scarabée

Les ruines du hameau
Dans la montagne
Se confondent avec les pierres

Le mot pèlerin fait penser
À ces vases d'argile
Que l'on cassait en arrivant

Le portail
Du jardin d'enfance
Grince encore

C'est l'hiver
À peine pensé
Juste clairsemé

La montagne
A des écorces
Qui tombent avec les saisons

Les premiers pas
Sur le sentier
Je souffle sur des pissenlits

Un ruisseau à traverser
L'enfant passe d'un monde
À l'autre

Longs courriers

Nous marchons sur des sentiers
En bordure de plage
Et vers les cimes
Dans la grande respiration du ciel
Un parfum de résine
Un grain de grenade
Sous la langue

C'est autour de soi
Cette eau brune de limon
De sable qui sent la rouille
Les fleurs ressemblent à
Des anémones de mer
Mais la mer est loin
Et l'air remue à peine

Un vol d'aigrettes
Et voici que le blanc
Absorbe toute la lumière

Qui dira de l'insecte
L'annonce faite à la forêt

La mer vient chercher sa semence
En remontant les fleuves

Le chemin ne s'arrête pas là

L'instant s'avère obscur lorsqu'il est dissipé

Marcher en montagne
C'est comme trancher dans le vif
L'espace

C'est ainsi penché
Tordu par le vent
Que le pin a résisté face à la mer
Un papillon à tête d'épingle
Aux ailes brunes
A fait un long voyage
Pour venir se poser sur l'arbre
Qui bruisse
Et grince comme un vieux sommier
De fer rouillé
Avec ses boules de cuivre
Aux quatre côtés
Comme les bornes du sommeil

C'était sur l'autre rive
Il a plu en été
Et nous avons bâti nos remparts

La mer glisse dans les fissures
C'est là qu'elle est douce
Et recueille les parfums
De la terre et les semences
Qu'elle emporte au loin
Et donnera du grain à moudre

C'est une mer de rochers
De sable
De criques
Et de galets
Une mer d'écueils

Et de prières aux morts
Une mer qui jamais ne s'écarte
Ne s'éloigne
Une mer du retour
Une mer rassemblée

Les motifs

La tête un peu lourde
Un sac sur l'épaule
Un brusque frisson de fièvre
Une terrasse au soleil

En lisière de mer
En bordure de forêt
La dépression qui vient du Nord
Heurte les rochers déjà tièdes

Une vieille femme
Un fichu sur la tête
S'en retourne
Dans sa tribu lointaine

Un toit rouge
Des cyprès
Un olivier
La tapisserie aux murs est déchirée
Dans les motifs du tapis
Se cache une erreur

L'océan Indien est couleur de rouille
Comme ces vieux rafiots
Qui prennent la mer pour n'en jamais revenir
Une petite fille sur le quai vend des cacahouètes

Dans les ruelles blanches de poussière de la ville
Les yeux cernés
Le pan de sa robe ramené au-dessus des genoux
Elle marche d'un pas précipité.
Je lui demande à boire
Elle me répond
Tu veux boire vieillard
Dans une ville où tout est empoisonné
Et je l'ai suivie

J'accours au bruit de tes pas
C'est encore leur secousse sur la terre qui me fait sourire
Mais je ne suis pas dupe du souvenir
Je le savoure comme on finit un verre de liqueur
À l'époque où les grand-mères en buvaient

L'océan gris pâle
Avec pour horizon le bord d'un buvard

Une momie mexicaine
Ratatinée dans sa cage de verre
Était en vente aux enchères

À travers les années
L'épreuve
La force tendue
La pente à gravir
L'étendue
Le va et vient du lézard
Je reconnais le paysage
Des collines d'oliviers
Des restanques
Avec les serres d'œillets
La mesure est prise
Dans l'écho des luttes anciennes

Un voyageur dirait son nom
En frappant à la porte
Heurtoir
Ecritoire
Plume et encre noir
Le dessin et la lettre
La coupe
La transparence
Et le bleu
De la fresque
Que le peintre vient de terminer

Un arbre
Nouveaux
Avec des feuilles gris-bleu
Luisantes
Fuselées
Comme de petites langues de feu
Vivra des centaines d'années
Ses fruits âcres
Noirs
À maturité
Sous le pressoir
Donneront l'huile dorée
Sans laquelle
Il n'y aurait pas eu de sacrifice

Lacs
Forêts
Racines
Et les feux allumés dans la nuit
Les peintures à l'ocre
Sur les roches
La fourmi déjà là
Dessineuse de parcours
Et l'abeille
Tous ceux-là reflétés sur les parois
Que nous apercevons
Lorsque tout s'efface autour de soi

Dire le passage
L'empreinte
La spirale du coquillage
Les sédiments
Les résurgences
Jusqu'au frémissement
Sur l'herbe haute

Pleine lune
Et plein soleil
Été
Maître des lieux
Vous balancez dans le néant
Des feux de paille

C'est là que j'habite
Écoutant les sources
La fonte des glaciers
Et le début des vagues

Et si c'était ce temps
Méticuleusement autre
Qui nous emportait
Tout près
En dedans
De ce qui manque
Et ouvrait
L'immensité
La parole serait autre
Dérobée
Possédée par elle
D'un arbre qui vibre

Ce sont des pas
Qui traînent dans le ciel
Les franges d'un tissu déchiré
Le tracé au pastel
Les doigts tachés
De rose qui s'étale
Sur le gris
Avec des plis par endroits
Des transparences qui se murmurent
Des reflets qui se côtoient
Des essais de pleine voix
Des joies qui se frôlent
Des peines qui s'évitent
Et des orages qui se reposent

Et puis je me perds
Puisqu'il faut bien se perdre un jour
Dans l'aubier
Les traces du chemin
Pour l'échappée
De l'autre côté

Méridiens

Je me retire
En arrière-pays
Est-ce pour me blottir
Ou me faire rendre l'âme
Battre à plate couture
Le dernier ennemi
Et recueillir enfin
Le suc des fruits sauvages
Le nectar de la pensée
Je veux parler de la fleur

Il y a des terrasses
Où la lune imprévisible
Sculpte des balustrades
Du temps évanoui
Et des verres renversés
Sur la table

À court d'invention
Ils ont des orages
Plein les poches
Et des perles
Dans les yeux
C'est une nuance
De luire
Et de s'embarquer
Pour les îles
Où le ciel demande asile
Et d'où les vents ne sortent pas

Nous irons par les allées
Où les sourcils des statues
D'un trait de lune
Sourient aux passants
Il n'est pas l'heure de trébucher
Jusqu'à la nuit
Lorsque nous atteindrons le cap
À la lumière du phare

Les pas de l'autre ruissellent
Au grincement du portail
Dans un rayon de lune
Au passage du lézard
C'est mon ami
Vous l'avez dit
Ce battement
Sur les rochers
Ce trouble au point de chute
Et ces filets qui se resserrent
Comme un temps de canicule
Les étoiles ont tissé leur toile
Posé des repères
Mais ce n'était pas suffisant
Nous avons perdu la vue

Les enchanteurs ont perdu les lignes de fond
La dune recule
Bientôt nous verrons les baleines
Remonter de l'Antarctique
Les rivages perdent leurs contours
Les berges s'effondrent
Le siffleur des marais
Et le danseur de brume
Ont sombré des lustres à la ronde
Quels sont ceux qui parmi les joncs
Reprendront la course

Déplaçons les lignes
De poussière
Pour cribler de soleil
Les passants
Les entrelacs
Les coupures de courants
Les volutes de frondaison
Et cet amas confus de choses dites
De rires dans la gorge
De regrets engouffrés
D'accents répétés
De saveurs oubliées
De lèvres mordues

Un éclat de verre corrompt la définition
Une alliance subtile s'évanouit
Crève une contradiction
Un soudain
Rêvé un soir
Surgit au réveil
Et s'élance comme un animal
Avec ses yeux de lutteur
Et de coureur de fond

Les oiseaux lisent
En lissant leurs plumes
Sur l'étang mouillé de pluie

C'est une pensée qui bat
Sous les charpentes
Le verre en fusion
Décolle la rétine
L'axe du vent bascule
Une épave remonte de l'océan
Un humus nouveau
Pour de grandes pervenches

À midi
Le temps s'égoutte à la lenteur du miel
Efface les traits et délivre les mots
Le pied de glycine est si vieux
Qu'il est entré dans la maison
Un souvenir s'est posé sur ton front

C'est le repos des buissons
Des barques amarrées au ponton
Où se posent les grands échassiers

J'ai parcouru le monde
Et puis je n'y ai plus songé
Les routes sont parties en fumée
Les gouttes de pluie sur les feuilles
Eclairent de loin le chemin

La libellule a des ailes de faucilles
Les rivières creusent des lits plus larges
Jonchées de fleurs tombées
Qui s'ouvrent à ce moment-là
Les peuples s'embarquent sur des felouques
Et divaguent
Les musiciens jouent sur des balcons
Sans perdre une note
Dans le rosier qui reverdit

Qui de ce monde nous rencontre
Assez pour nous faire vivre
Poser des souvenirs
Sur la table de chevet
Et s'en aller d'un pas léger
Sur le gravier
Sans refermer la grille

Il dessine
La bouche qui s'est tue
Le front docile
Et les yeux détachés du visage
Pris dans la glaise du ciel
Avec cet éclair de constellation

Se mettre en chemin
Et percer le lointain
D'un trait de plume
Trempee
Dans une eau lustrée
Où les aulnes se penchent
Et les libellules décrivent
Des pointillés

C'est un vallon abrité du vent
Où dorment les couleuvres
Les lézards
Les cueilleurs
Laissant le printemps
Triompher des corbeaux

Demeurent les fossiles
Des forêts englouties
Les carapaces
Des bêtes à demi assoupies
Ce fut une longue habitude
De départs
De fruits glanés
De disparitions
De raisins égrenés
Pour des oiseaux rieurs
Déguisés en tailleurs
C'est ainsi qu'ils ont bâti
De brindilles
De ciel couvert et de mousse
Leur abri de fortune

Nous serons l'août et septembre
La boue mêlée de lenteur
Le sable en sursaut
Les trous d'eau
Où tant d'hôtes se transforment
Les fontaines nouvelles
Les parvis à la brume dissipée
Les seuils lavés à grands seaux
Dans une odeur de fleurs fanées et de fruits mûrs

La joie est rebelle
Et garde dans sa gorge
Des ailes et des rires
À ne pas jeter aux orties
Une source d'avril
Et des roses
Délivrées de passion

Partir sur les chemins
Frotter son visage
Lisser ses paupières
Assoiffer le regard
Laisser place au large
Enjamber
La mémoire

Un lieu vif de toute atteinte
Exposé aux grands équipages
Où se creuse une brèche
Où se défroissent les images
Une flambée de branches sèches
Eclaire les personnages
Qui s'élancent au dehors
Et accueillent le voyageur de passage

Une plume de verre
Tombée d'un nid d'horizon
Parmi la bourrache
Les bleuets la mauve
Et la chicorée
Trace des caractères
Totems
Au souffle d'évasion

C'est l'heure des brasiers
Et des conversations à l'abri
Dans toutes sortes de langues
Les questions se posent en douceur
Sur de grandes tables en pin
Et l'on boit du vin d'airelles
Et d'aromates
Les voix s'ébruitent à peine
Et sans hâte
S'accompagnent

Bris d'émerveilles
Il appareille
Le lent voilier
Sur les mers volumineuses
À l'équinoxe de mars

Un sourire détourné
S'est écorché au remblai
Et l'on croyait passer
Sans le toucher

C'est un revers sur la berge
Un reste de lune en quartiers
Quelques débris posés là
Les fragments d'un corps brisé
Une machine hors d'usage
Un bestiaire dessiné à la craie

Les fragments sont rassemblés
De mille façons
À créer des rondeurs
Des courbes
Des galbes et des moiteurs
Des cambrures
Et des nuques penchées
Sur le côté
Des chevilles dénouées
Et des poignets déliés
Des bras enlacés
Des mentons relevés

Route au bout de la ville
Vers les hauteurs
À l'est
Des vallées
Et des ponts
Des à pic et des gorges
Des rivières souterraines
Qui glissent sous l'argile
Et changent de cours
S'évasent et creusent
Dispersent les ors
Et les candélabres d'argent
Des caravanes ont foulé
Sa surface jusqu'à l'étape
Suivante

C'est une ample distance qui s'accomplit
Chaque jour à mesure de marche
De passages répétés
De traverses et d'essoufflements
De pauses sur des pierres plates

D'étendues qui s'imposent
Et de retraits vers les sommets
Sans défaillir
Juste l'entaille d'une épine dans le pied

Un vieux sage chevelu
S'occupait des fleurs
Et ramassait des herbes
Pour le bien du paysage
Entassait des cailloux
En bordure
Pour les vivants et les morts
Redressait une branche
Sur le passage
Même s'il est bon parfois
De se courber
Je bâtis l'éternité
Et il riait

Un long corps étendu
C'est pour toi seul
Qu'il repose
Ecoute son abandon
Et la mer qui le prolonge
Sa main a creusé dans le sable
Une forme équivoque
Comme il semble étourdi
Basculé sur le côté
Une jambe sur l'autre
Sa peau crisse sous les doigts
Qui tentent une caresse
Se déchire
Et il penchera son âme
Pour lui sourire

La tendresse du nom
A lieu de passage
Comme une eau de présage
Il éteint les flammes
Bouscule les rampes
Repousse les outres vides

Puise dans le reflet
La forme dansante
Qui l'anime et le guide
Et traverse à son propre rythme
La ville saccagée

Nous étions à ce point réservées
Qu'il fallut tendre nos mains
À hauteur de visages
Avant de donner nos lèvres
Elles tremblaient avant de dire
Et le trouble était si doux
Et la parole si légère
S'offrait comme une vapeur
La voix était nue
Pour dénommer le tumulte
Et poser le regard
Sur quelque pierre fendue

Les étoiles sont les armures du temps

J'aurai cette attitude qui n'a jamais eu lieu
M'en aller vivre sur une île provisoire
Laisser libres les paroles désorientées
Oublier l'existence à petits pas
Et enjamber le vide

Du côté des montagnes

À même le soleil glissant sur ses pentes
Plus douces qu'un nid d'oiseau
L'eau se coupe en lamelles
Ressurgie du fond des lourds piétinements
Les floraisons n'ont qu'une brève saison à vivre
À l'abri du vent et de la pesée des ombres

L'odeur de grenade déborde
De sa coupe de fruits
L'envolée des grives
Accomplit le trait manquant
Au paysage

L'argile est à ce point pétrie
Qu'il donne naissance
Aux cavales rousses
Et cette vallée
Où poussent l'amandier et la cerise amère

Vos mains entaillées n'ont de cesse
De joindre les bords
Dans un assemblage de lianes
Et d'herbes odorantes
Pour le passage nocturne
Des gardeuses de feu

La bergère par le chant était là
Penchée sur la rive
Dans la brume
Qui dressait ses rampes de chaque côté
L'eau emportait tout
Charpentes brisées
Tuiles et ronces
Branches oiseaux blessés
C'est un cri de pierres
D'un premier jour soudain
Plus triste qu'un feu éteint

L'instant retenu plus vif
À portée de main
Et l'été tarissait
Dans les brûlis de l'automne

Je franchis le seuil
Sous le toit un nid d'hirondelles
Les murs ont les yeux fermés
Et l'hiver a posé ses marques
Dans la stupeur qui nous happe

Les chemins empierrés
Sont faits de l'absence
De ce délassement
Qui nous aveugle
Et de l'arôme épicée des racines

L'arbre est noir dans l'azur
Ses racines dans la roche
Et son feuillage
Agrippé au ciel comme une brassée
Une lampe qui brûle
Il est le secret

L'oiseau a pris à la nuit ses cendres
Après l'orage et la foudre
Les grenouilles happent le silence

La montagne est oxydée
La lune s'y frotte
Et le grand corps s'affaisse doucement

On dit que la montagne avance
Des pas de géant au ralenti

Azur

Les aiguilles de pins
Brodent l'azur

Le jardin a des couleurs
Ecailles de tortue
Dans l'azur en cavale
Qui roule sur les collines
Son armure laineuse

Les ruelles au pied du Château
Ont rassemblé dans leurs verreries
Des particules de soleil et d'azur
Qui gardent l'odeur des raisins mûrs

J'ai recueilli la flamme
Au creux des vagues
Dans l'été
Salé
Rugueux
Fier de son ardeur
Et de ses luttes
Je connais son épaisseur
Et sa légèreté
Voici que j'entame
En secret
Le retour
Du lointain

La rivière est glacée
Même en été
Ses cailloux laissent
Sur la plante des pieds
Des empreintes de fossiles
J'aime sa froideur lisse
Et ses rudesses de cabri
Ses rives de granite
C'est là que je rassemble
Les éclats d'azur que gaspille l'été

C'est le grand midi
Je l'ai vu sourdre sous les dalles
De pierre fendues
Se glisser sous les portes
Faire craquer les boiseries
Entrer en triomphe dans la chambre
Epousseter le plâtre des murs
Raboter la rambarde
Trébucher dans l'escalier
Se dissoudre dans l'huile dorée
Eclairer la tache de lait
Sur le front de l'aïeul

Dans la poussière d'ocre
Que soulèvent les heures
Il y a ce cri d'herbes hautes
Qui laisse sur la peau
Des pollens sucrés

Il a peint de bleu les marches
Qui mènent au grenier
Les ciels d'enfance
Où le soleil a des pétales
Qui tombent dans l'herbe mouillée
Il a peint de bleu
Toutes les portes fermées
Pour qu'un matin elles s'ouvrent sur la baie
Il a peint de bleu
L'ombre des pins
La coque des fruits secs
La feuille d'eucalyptus
Et le verre du sablier
Pour que le temps s'arrête
Ou bien accourt en furie
Avec un voile sur les yeux
Il a peint de bleu
Chaque escale
Pour accueillir l'ami sur le quai
Ou l'étranger
Qui ne sait plus où aller

Il a vêtu de manteaux
Les figures de saints
Qui flottent parfois à l'aube
Lorsque traversent à gué
Des crinières d'azur

La maison semblait posée
Au bord du sentier
Pour manquer un arrêt
Enracinée dans son verger
Elle sentait la pomme des greniers
Et son portail
Que nul ne paraissait avoir ouvert
Depuis longtemps
Avait pris la couleur
Des mousses en hiver

Entre les pierres des murets
Les ronces de l'été
Tachetées de mûres
Où le temps s'est égaré
Où la lumière s'accroche
Et ses voiles déchirées
Laissent sur les épines
Des gouttes de sang rose

Ce pin tordu sur la mer
Marque à jamais l'offrande
D'un dieu caché entre les tombes

Les cigales
Frottent leurs ailes
Dans la chaleur de l'été
Leur décision est prise
Elles seront le refrain
De l'azur

Il y a en ce lieu
Arraché à l'azur
Une douceur ardente
Une attention insolente

La mer nue et plate
La mort un instant
Aura ce scintillement

Midi ouvre la porte de la maison
Le seuil est usé
Le corridor aux dalles disjointes
Heurte mes pas
L'escalier a perdu son usage
Il ne mène plus aux chambres
Une odeur de prunes avariées
Quelqu'un les a laissées dans un panier
On ne meurt pas
A-t-il écrit sur un bout de papier
On gratte l'émail

Enfant des matins clairs
Des bains de mer
Et des grains de sable
Des taches de soleil
Sont restées sur la peau
Comme celles du lierre
Qu'on arrache des murs

À la lisière de la ville
Au passage de la chapelle
Qui bénissait les voyageurs
Les absences étaient longues
La route s'en va étroite
À travers les collines
Lorsque dans un tournant
On aperçoit la mer

J'ai rassemblé mes étés
Mes galets
L'ombre des palmiers
Et la tarasque
Endormie sur le seuil
Les herbes parfumées
Celles que l'on brûle en septembre

C'est un monde abrité
De l'ailleurs
Forgé en discipline
Un refuge
C'est une pénombre
Une odeur de bois sec
Une arrière-saison

C'est un fleuve dans la ville
Que les lavandières
Traversaient à gué
Dans son lit de galets
Un cavalier
En remontait le cours
Guettant la crue
L'annonçant à grands cris
Les femmes aussitôt
Pliaient le linge
Dans leurs paniers d'osier
Quelques-unes plus hardies
Attendaient l'eau en cavale
Et se précipitaient en riant
À la joie des passants
Qui de gestes et de chants
Les hissaient sur les berges

Ce qui est mien ne se croise pas
Entre les doigts
Ne se dispute pas à l'étonnement
Ne se nomme pas dans l'immense
Ne se met pas en ordre
Ni en désordre
N'augure rien
Ne défend aucune barrière
Ne pèse presque rien
Ne franchit aucun gouffre
Ne s'élève ni ne s'abaisse
Ce qui est mien
Est une clef que je ne possède pas
Mais que je tiens ferme
Trop lourde pour la poche d'un vêtement

Une vieille clef à l'odeur de terre mouillée
Une clef qui ouvre
La seule maison que j'aie jamais habitée

Si en enfance
Nous devons croire
En quelque image
C'est par-là
De l'autre côté
De ce mur
Qui nous séparait
Du jardin de broussailles
Ce jardin défendu
Que personne n'entretenait
Qu'une vipère habitait
Ce jardin à quelques mètres
Où l'aventure commençait

Pays au croisement des routes du sel
De marbreries
De marchands de violettes
Et de parapluies
De barques de pêcheurs
Et de palais
Des faces brunies
De toutes figures du monde

Le ciel est plus grand
Du côté des montagnes
Les lacs que les rayons
Brisent en éclats
Rendent plus mat le bruit de nos pas
Les rochers sont plus vifs
Après la pluie
Frappés par l'éclair
Là l'inépuisable lumière
S'incruste dans la pierre

La ville au matin
Lentement éclairée
Se rebelle
C'est ainsi qu'en plein midi
Elle se dresse
Les sources élaboussent
Les rues et les places
Cité redevenue lacustre
Alluvions déposées
Habitée de nouveau
Par les grands échassiers

Dans les fougères
Et les éboulis
Par endroits
La terre nue porte
De vieilles plaies
Dures ou sableuses
Mais aussi
Des centaurées
Petites taches d'azur
Tombées dans la rocaille
À la robe déchirée

C'est à la jointure
On dit croisée de chemins
Que tremblent les adieux
Et cette femme au loin
D'un été à l'autre
Traverse les collines
Et d'un sourire qui brûle encore
Annonce chaque année
La source claire
Et la mer qu'elle découvre
Dans l'appel qui se devine
Dans l'aile frôlée
Le duvet jaune
La soudaine moiteur
Comme souvent vous revenez
De vos journées
De soleil et de vent rassemblés

Midi écrit l'histoire
Lorsque nous vivons à peine
Il nous rappelle à notre mesure
Et la divinité passe son chemin

C'est un sentier tracé
Par les ânes et les chèvres
Un sentier bancal
Etroit et malhabile
À sillonner entre les yeuses
Les arbousiers et les genêts
Un sentier dur et calleux
Qui dans une vapeur d'azur
Débouche sur la mer

C'est ce bleu insolent
Qui croise le fer avec l'oracle
Et déclare les hauts faits
Un bras de statue tendu
Vers l'horizon
C'est ce bleu qui bat aux tempes
Ce bleu minéral
D'où s'élève un chant rauque

La mer ce soir
Est lourde et pensive
Un soleil ramassé
La regarde rassembler ses étoiles

La lumière en août
Est une résine
Qui colle à la mer
Entre mer et montagne
L'azur tend ses filets

Le ciel en hiver
Frappe la joue
D'un bleu vif

L'azur se décompose
En un cri barbare
Qui fait battre les ailes
Des figures de marbre

La feuille de laurier
Coupe l'azur d'un trait de plume

À la cime des montagnes
Une goutte d'azur
Est restée accrochée

La transparence de l'air

*« Andando en un camino
encontré al aire,
lo saludé y le dije
con respecto :
'Me alegre
De que por una vez
Dejes tu transparencia,
asi hablaremos.' »*

Pablo Neruda – *Odas elementales*

Juillet

Les années passent
La même place
Les mêmes roses trémières

Plus de lierre sur les murs
Seule la vigne vierge demeure
Et le murmure du canal

On lui a dit que le lierre abîmait le mur
Mais elle préfère le lierre au mur

Les belles de nuit
Apportées par le vent
Ont pris possession du jardin
Elles ne demandent rien
La terre se repose

Tout n'est pas perdu
Tant qu'on peut mettre
Une feuille de tilleul à sécher
Dans un livre

Le scarabée est mort
Les fourmis
Se chargent de son cercueil

J'aime le végétal dont les racines
Soulèvent les pierres
Je planterai une glycine
Près de la maison
Pour qu'elle l'emporte peu à peu

Deux tilleuls dans son jardin
Apaient toute la maison

La petite feuille de tilleul
A quitté le livre dont elle marquait la page
Le livre est fini
La feuille déjà sèche
Commence une autre écriture
Celle des métamorphoses

J'attends que le soleil se dresse
Au-dessus des montagnes
Pour crier victoire
La seule

Il y a toujours du bleu
Entre l'arbre et l'oiseau

Vous m'écrivez de l'au-delà
Je vous réponds par des silences
Qui pèsent sur la feuille
Du poids de la coccinelle

Les hirondelles tournoient dans l'azur
Le lézard se hasarde
Hors de la lézarde du muret

Le thé du matin
A un goût d'algues
Et de fleurs de sureau

Ce que nous avons sous les yeux
Nous manque déjà

Je viens chahuter dans vos livres
Je les réveille dès l'aube
Les mots s'étirent
Comme des chats endormis
L'œil vert du tigré roux
S'ouvre à peine
Et je cueille sa grâce
À travers la mince cloison de ses paupières
Qui se referment

Je suis encore
Celle qui souffle
Sur les fleurs de pissenlit
En oubliant de faire un vœu

Une aiguille de pin
Que la cigale a laissé tomber
De quoi coudre du bonheur en été

Août

Le ciel fait figure de parure
Lorsque le soleil s'appuie sur la baie
Comme accoudé
À la rambarde d'un navire

Nous vivons par morceaux
Il est temps de les assembler
Le dessin n'est pas ce que l'on attendait

L'été met à nu
Formes
Histoires lointaines
Blessures
Et bruit de l'instant
Une douceur étrange
Dans la paume des mains
Prêtes à recevoir
La caresse d'un mot

Vous vivez
Cela se voit à peine
Tant que vous n'avez pas recueilli
Sur le bout des doigts
Le pollen des fleurs qui naissent là-bas
Dans le très lointain de l'aube

Un bouquet d'ailes blanches
Frôle la balustrade
Un frisson de neige

Les orages l'après-midi au mois d'août
Faisaient craquer la tenture de l'été

L'été creuse des alvéoles
Comme dans une ruche
Les fulgurances se produisent à l'abri
Lorsque nous goûtons le miel

Je vous revois
Posé comme un hérisson
Au milieu de la route
C'est là que naît l'amour même
Bien plus tard
Lorsque l'absence tend la main
Pour sauver ce qui n'a pas été

Il faut le rappeler
L'enfant sauvage
Il a un cri dans la gorge
Que le bourdonnement du monde
Empêche de fleurir

Je nage face au ciel
C'est du vol d'azur
Dispersé sur la peau

Les aventures sont passées
Elles déclinent leur offre
Il n'est que de se mêler
À l'évasif
À la plante grimpante
Être immobile
Et lisser dans l'espace
La mèche égarée
D'un feu follet

C'est l'orage du quinze août
Qui des montagnes
Descend sur la mer
Il n'y aura pas une goutte de pluie
Juste un enrouement du ciel
Et des éclairs qui font taire les mouettes

Le silence doit s'ennuyer quelque part
Sous les pins
Lorsque les cigales ne chantent plus

Ce qui revient de l'enfance
Les bruits
Un volet qui s'ouvre
L'escalier qui grince
Les odeurs
Des mélèzes
De l'herbe haute
Et puis les gestes
Un tablier vite dénoué
Un dos qui se courbe
Pour ramasser des papiers envolés
Une caresse sur la joue
À peine effleurée
Rien ne meurt
C'est une autre réalité
Qui continue d'être là
Juste à côté

C'est une présence qui m'endort
Et vous n'êtes qu'un bruit de porcelaine
Des pas dans le corridor
Un chiffon qui s'agite
Un murmure
La porte du buffet
Des tasses à café
Dont l'une est ébréchée
Un soupir
Et cette façon de déplacer l'air
Dans la pièce du fond
Celle qui mène au lavoir
C'est un bruit de fer
D'un bidon qui sentait l'aigre
Cet objet n'existe plus
Pourtant il me relie à l'été
Sans craindre de fermer les yeux

Elle savait coudre
À points minuscules
Presque invisibles
Pour relier ce qui fait défaut
Tous les manques d'amour

Nous devenons ce lointain
Qui riait dans l'écho
Nous avons franchi le seuil
D'une vieille maison
Qui nous guettait
Avec sa pierre usée
L'arbre sur le côté
Je le reconnais
C'est un sorbier aux oiseaux
Il n'a pas grandi
Moi non plus

Il faut maintenant
Dès le matin
Attraper en connaisseur
Un brin de soleil
Saisir par la manche
L'ombre qui s'égare
Et se pencher sur la mer
Contempler
Le mouvant et l'infime
La surface qui a tant à dire

Les mots s'élèvent
En bandelettes
Et vêtements de lumière
Certains portent sur les yeux un bandeau
Destiné au hasard
D'autres un voile transparent
Qui dissimule à peine
Un léger sourire
Il n'est que de saisir au vol
Celui qui nous frôle
Et nous donne des ailes

Les âmes reviennent
Au cri des mouettes
Un souffle les porte
Une odeur les fait apparaître
Les premières feuilles
Que l'on brûle à la fin de l'été

Échapper dans l'arbre
À toute mesure humaine
Et la sève et l'écorce
Et le sentier tout droit
Qui mène au lieu-dit

Il faut des ombres
Pour aiguïser le soleil
Et marquer les heures
Longues ou courtes

Septembre

Il y a une trace dans le livre
Le pochoir d'un masque
Une fleur séchée

Donnez-moi un mot
Comme une main sur l'épaule
Un appui pour grimper dans l'arbre
Et m'en aller dans le recueillement
Où j'ai vécu enfant
Mais cette fois-ci sans l'effroi

La présence à soi un matin
Nous donne du grain à moudre
Nous voilà dans l'instant
Avec le nuage aux couleurs de neige
Et ne sachant où poser les mains

Il a plu
L'été s'est assombri tout d'un coup
Le tonnerre dans la nuit
S'est cogné aux portes
Les éclairs ont piétiné le ciel
En brisant du verre
Et laissé sur la mer
Une tache de sang

Le chemin
Cette clarté qui s'éveille sous nos pas
Et qu'aussitôt la terre referme

Il y a des nids d'abeilles
Dans le soleil
Le soir sur la mer
Et du pollen qui tourbillonne

On ouvre un livre
Il se déploie comme une étoffe
Qui couvre nos épaules
Nous n'aurons plus jamais froid

Les feuilles sèchent et se fendillent
L'été s'accorde encore un peu de temps
Le ciel brûle d'attendre la pluie
Et jette contre les vitres
Des flaques de soleil qui dessinent
La prochaine saison

Ce matin l'aube est si rose
Qu'elle tache les liserons
Comme il est doux ce retard du jour
Un fragment de nuit
Est encore posé sur les toits

Les mouettes dans la ville
Déclament le début d'un récit
Dont il faut trouver la suite

Vous avez parcouru tant d'espace
Et vous êtes si menu
Que rien ne vous contourne
Vous êtes assis sur une branche
Et c'est à peine si elle ploie
Vous basculez
Dans ce qui n'est pas le vide
Mais la dissolution d'une forme
Vous êtes devenu un battement d'ailes
La mue du serpent
Les nervures de la feuille
Et c'est ainsi que vous reprenez souffle

C'est un silence sur l'épaule
Une effaçure dans le ciel
Et sur la table
Son reflet
Un signe bref
Qui un jour nous dira
Que la tombe est ouverte
Dans laquelle un nuage s'est posé

Les pays de raisin
Ont toujours raison

Le raisin n'est pas un fruit
C'est une saison tout entière
Il contient en septembre
La saveur du bois
De la pluie
De l'iris
De la noix et du lierre

Un jet de pierre

J'avance alors à la limite
D'un jet de pierre
Dans le reflet du ciel
Une buée d'écume sur le sable
Cette courbe dans la nuit là-bas
C'est un bruit de palmes
Un oiseau aux mille battements d'ailes
Dans le cœur de la fleur
Un bleu qui semble courir sur l'eau

C'est une courbure marine
Qui tient lieu de grand vaisseau
Et le bleu ne demande qu'à pousser
Un peu plus loin ses frottements de roches
Et les orangés s'enflamment
Comme des coupures
C'est là d'être assuré
De la permanence des couleurs

Nous irons jusqu'à cette bifurcation
Du côté des dunes
Un désert entre mer et montagne
Les traces de tout ce fut broyé
Concassé entremêlé
Lorsque le minéral parlait aux plantes
Et que des forces soulevaient la terre
Et sculptaient les roches aux formes humaines
Sur lesquels seuls les lézards se reposaient

C'est là dans cette vallée
La rivière glisse à contre-jour
Entre les rochers d'ocre rouge
Un pont de pierre la traverse
Rien ne vient froisser le paysage
C'est un instant détaché
De la masse sombre
Des routes à contre-temps

Plus tard vous savez où le rejoindre
Ce lieu que le regard a fixé dans la nuit
Où des étoiles s'appuient sur de grands arbres
À la fourrure qui ondoie comme des fleuves
En plein ciel